

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE À L'AUNE DE LA PHILOGIE MATÉRIELLE

Michael Langlois

Faculté de Théologie protestante (EA 4378) – Université de Strasbourg
9 place de l'Université – F-67084 Strasbourg Cedex

Résumé : *Cet essai propose une méthodologie d'étude des manuscrits de la mer Morte qui tiennent compte de leurs caractéristiques matérielles. Le contexte archéologique, le support d'écriture, l'agencement, la paléographie, l'orthographe, les divisions, les annotations, et la rédaction de ces rouleaux doivent faire l'objet de la plus grande attention, chacun de ces aspects étant à même d'influencer la compréhension que l'on a des œuvres littéraires ainsi véhiculées.*

Abstract : *This paper offers a methodology for the study of the Dead Sea Scrolls that takes into account their material features. Archaeological context, writing medium, layout, palaeography, orthography, divisions, annotations, and the redaction of these manuscripts must be diligently studied, for each of these aspects may influence our understanding of the literary works under consideration.*

INTRODUCTION

Une approche classique de la philologie vise à reconstruire le texte réputé original d'une œuvre littéraire en comparant et en combinant ses divers témoins textuels. L'édition éclectique ainsi produite met en avant un texte virtuel, n'ayant probablement jamais existé dans aucun manuscrit, au détriment de témoins réels relégués au rang de sigles enfouis dans un appareil critique.

Les sciences bibliques ne sont pas épargnées par ce phénomène : la plupart des versions modernes du Nouveau Testament s'appuient sur une édition éclectique¹, de sorte que des millions de croyants fondent leur lecture biblique sur un texte qu'aucun chrétien des premiers siècles de notre ère n'a jamais lu. Ce constat doit certes être modéré par l'enjeu limité des variantes concernées, mais il

¹ Voir en dernier lieu *NTG*²⁸, 2012.

illustre bien la difficulté inhérente à une telle méthodologie et à la philosophie sous-jacente.

De récents travaux prennent le contrepied de cette approche classique ; ils présentent la diversité des leçons attestées dans les multiples témoins textuels comme une richesse. Cet « éloge de la variante² » a donné naissance à ce que l'on appelle la « nouvelle philologie », une expression nous³ semble-t-il hasardeuse dans la mesure où rien n'est éternellement nouveau ; cette appellation est donc condamnée à l'anachronisme en même temps que l'approche qu'elle désigne perd son caractère novateur.

Quoi qu'il en soit, une telle valorisation de la variante est bienvenue : celle-ci n'est plus réduite à une simple mention dans un appareil critique, mais témoigne de la riche histoire textuelle d'une œuvre littéraire. Tel un vestige archéologique, elle traverse les siècles pour nous révéler la lecture faite d'un ouvrage en un temps et un lieu donnés de son histoire. Cette métaphore archéologique n'en est d'ailleurs pas toujours une : les variantes sont parfois attestées sur d'anciens manuscrits découverts sur des sites archéologiques. Ne peut-on, dès lors, profiter des progrès réalisés dans cette jeune science qu'est l'archéologie et les appliquer à l'étude des manuscrits ?

L'exemple des rouleaux de la mer Morte est pertinent à plus d'un titre. On compte parmi eux les plus anciens témoins textuels de livres de la Bible hébraïque et, plus généralement, du judaïsme antique. Les leçons y sont nombreuses et d'ampleurs diverses, allant de la simple variante textuelle à la réécriture en passant par de multiples recensions. Au delà même du texte, certains aspects matériels de ces manuscrits sont riches d'informations sur la rédaction de ces œuvres : le matériau employé, l'écriture du scribe, la date de copie, etc.

Une telle approche s'apparente à la « nouvelle philologie », mais s'attache davantage à la réalité matérielle des témoins ; on peut donc la qualifier de « philologie matérielle », ou même de « philologie archéologique » dans le cas présent. De fait, les manuscrits de la mer Morte sont avant tout des vestiges archéologiques, et c'est en tant que tels qu'ils devraient être étudiés. Cette approche n'est pas totalement nouvelle, mais n'a été adoptée que partiellement et ponctuellement dans les nombreuses éditions et études de ces manuscrits.

² Cerquiglini, 1989.

³ Tout au long du présent article, nous exprimerons notre point de vue personnel à la première personne du pluriel, recourant ainsi au « nous d'auteur » en usage à la *RHPR*.

Sur la base de nos travaux antérieurs et actuels⁴, nous proposons de passer en revue différentes étapes de l'étude d'un manuscrit de la mer Morte selon cette perspective, à commencer par son contexte archéologique. Nous nous intéresserons ensuite à l'objet lui-même, son matériau, son agencement, la façon dont il est structuré et organisé. Nous nous pencherons sur la façon dont les lettres sont tracées, puis nous étudierons l'orthographe et les unités textuelles – mots, paragraphes, divisions. Nous noterons les corrections, additions et autres marques textuelles. Enfin, nous aborderons la question du rapport entre le texte préservé sur cet objet et l'œuvre littéraire dont il pourrait témoigner.

I. CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE

Les manuscrits de la mer Morte sont souvent considérés comme formant un tout, comme s'ils provenaient du même lieu et de la même époque. Mais la distance entre Qumrân et Massada⁵ est supérieure à celle qui sépare Lakish d'Arad⁶, deux sites où ont été découverts des ostraca judaïtes d'époque royale⁷. Il est certes intéressant de comparer Arad et Lakish aux VIII^e et VII^e siècles avant Jésus-Christ, et il va sans dire que ces inscriptions ont des points communs : elles sont en hébreu, elles emploient l'écriture paléo-hébraïque, et elles sont copiées sur des débris de poterie. Mais cela ne veut pas pour autant dire que ces ostraca forment un tout, et leurs contextes archéologiques respectifs sont là pour nous le rappeler.

Il en va de même pour les manuscrits de la mer Morte. Certains ont été découverts dans des bâtiments, à l'instar du mur à casemates de Massada ; d'autres ont été trouvés dans des grottes naturelles, telles que celles du Naḥal Ḥever ou du Wadi Murabba'at ; d'autres enfin ont été découverts dans des grottes artificielles, à mi-chemin entre grottes naturelles et bâtiments. C'est le cas de plusieurs grottes

⁴ Voir déjà la méthodologie mise au point à l'occasion d'un DEA à l'École pratique des Hautes-Études sous la direction d'André Lemaire et la communication qui s'en est suivie au Collège de France en 2004 (Langlois, 2006). Cette méthodologie a été mise en œuvre dans le cadre d'un doctorat portant sur le premier manuscrit du livre d'Hénoch (Langlois, 2008), et développée davantage encore pour l'étude de fragments de 4Q47 (Langlois, 2011). Nos travaux actuels, en particulier l'édition des manuscrits inédits de la collection Schøyen (en collaboration avec T. Elgvin et Å. Justnes) et la mise en chantier d'une nouvelle édition intégrale des manuscrits de la mer Morte (sous la direction générale de E. Tigchelaar), sont autant d'occasions de poursuivre ces réflexions méthodologiques.

⁵ Environ 48 km à vol d'oiseau.

⁶ Environ 41 km à vol d'oiseau.

⁷ Voir notamment Torczynyer, 1938 ; Lemaire, 1977 ; Aharoni – Naveh, 1981.

de Qumrân, et cet aspect suscite une certaine confusion, puisque ces grottes artificielles sont souvent associées aux grottes naturelles à proximité du site de Qumrân, comme s'il s'agissait de *loci* adjacents d'un même site archéologique. La numérotation des grottes par les sigles 1Q, 2Q ... 11Q ajoute à la confusion : non seulement les grottes 3 et 4 sont de natures différentes (la première étant naturelle, la seconde, artificielle), mais elles sont séparées par une distance supérieure à 3 km. En fait, la grotte 3 n'est même pas sur le Wadi Qumrân ; faut-il dès lors la considérer comme une grotte « de Qumrân » ?

Signalons également que nombre de manuscrits ont été découverts non pas par l'équipe du Père Roland de Vaux, en charge des fouilles, mais par des Bédouins qui les ont vendus à Kando, le célèbre antiquaire de Bethléem. Ces manuscrits étaient dits provenir de Qumrân, et ont été numérotés en conséquence par les éditeurs, si bien que cette provenance est rarement remise en question. Pourtant, la même question se pose aujourd'hui pour des fragments acquis par des collectionneurs privés : selon la famille Kando, ces fragments viennent de Qumrân, le plus souvent de la grotte 4. Si c'est vrai pour certains⁸, d'autres ne nous semblent pas provenir de ces grottes. En fait, nous ne sommes pas sûr qu'il faille les associer à l'un des sites connus le long de la mer Morte⁹. Des recherches complémentaires sont nécessaires pour pouvoir en déterminer la provenance ; en attendant, il serait imprudent de les qualifier de « rouleaux de Qumrân », ou pire, de « manuscrits communautaires ». La philologie matérielle s'intéresse au contexte d'un manuscrit, mais ne doit en aucun cas lui imposer un contexte : cela réduirait à néant la visée même de cette méthode.

II. SUPPORT D'ÉCRITURE

Divers matériaux peuvent être utilisés comme support d'écriture. Il peut s'agir de surfaces naturelles, telles que le mur d'une grotte, une pierre, un morceau de bois, etc. Il peut également s'agir d'objets manufacturés : une stèle, une tablette d'argile, une lamelle métallique, un papyrus, un parchemin... Sans compter les objets recyclés en support d'écriture, tels qu'un débris de poterie ou un ancien

⁸ Nous pensons notamment au fragment MS 5439/1 de la collection Schøyen, qui doit être identifié à 4Q364 – et non pas à 4Q1, *pace* Puech, 2011.

⁹ Voir notre analyse paléographique des manuscrits de la collection Schøyen, à paraître dans le volume édité par T. Elgvin *et alii*.

manuscrit : les ostraca d'Arad et de Lakish évoqués plus haut rentrent dans cette dernière catégorie. Ces supports sont gratuits, puisque ce sont des déchets, et servent donc à noter des textes simples de la vie quotidienne, notamment des listes, bordereaux et brouillons. Les manuscrits de la mer Morte sont quant à eux copiés sur de la peau animale ou du papyrus, matériaux qui nécessitent des traitements longs et coûteux avant de pouvoir être utilisés comme support d'écriture ; on ne sera donc guère surpris d'y trouver peu de documents administratifs ou épistolaires. Presque tous les manuscrits de la mer Morte sont des textes littéraires à caractère religieux ; les scribes qui copiaient ces œuvres et les croyants qui les lisaient leur accordaient de toute évidence une importance considérable. Ironie du sort, les supports organiques tels que le cuir ou le papyrus se désagrègent avec les siècles, si bien que de simples ostraca résistent bien mieux aux outrages du temps que de précieux manuscrits. Les centaines de bulles paléo-hébraïques¹⁰ sont autant de preuves de l'existence de papyrus aujourd'hui disparus, et dont des traces sont parfois visibles au dos des bulles. Certains ostraca, de même, conservent ce qui semble être le brouillon de lettres aujourd'hui disparues¹¹.

Le support d'écriture est un élément riche d'informations ; ainsi, même si la majorité des manuscrits de la mer Morte sont copiés sur du cuir, le traitement de la peau animale varie considérablement, et s'avère donc révélateur de l'environnement dans lequel un rouleau a été produit. Certains manuscrits sont copiés sur un cuir extrêmement fin¹², homogène et lisse, manufacturé par des professionnels ; d'autres sont copiés sur un cuir épais, susceptible de se gondoler¹³, ou sur un cuir rugueux qui fixe mal l'encre, comme si l'on écrivait sur du papier buvard. La collection Schøyen contient plusieurs exemples de fragments copiés sur un cuir grossier, ce qui soulève la question de leur provenance : viennent-ils vraiment de Qumrân, ainsi que la famille Kando l'affirme ? Est-ce un autre producteur qui a fourni le cuir ? Ces manuscrits proviennent-ils d'un autre site archéologique, d'une autre école scribale ?

¹⁰ Voir notamment Avigad, 1997.

¹¹ Outre les ostraca déjà connus, signalons l'existence de plusieurs dizaines de documents épistolaires inédits dans la collection Jeselsohn. Ce corpus sera publié par André Lemaire et nous-même dans un volume à paraître.

¹² Par exemple le Rouleau du Temple, dont le cuir n'excède jamais le dixième de millimètre en épaisseur ; voir Yadin, 1983, p. 9.

¹³ Le manuscrit MS 4612/1 de la collection Schøyen, qui préserve les premiers versets de J1 4, en est un exemple saillant.

L'examen du support d'écriture permet également d'identifier les fragments d'un même rouleau, ou au contraire de séparer des fragments provenant de manuscrits différents. Ainsi, lorsqu'un fragment de papyrus a pu être identifié comme préservant un passage du livre d'Hénoch¹⁴, il ne pouvait se rattacher à l'un des manuscrits connus puisque tous étaient copiés sur cuir. Réciproquement, si deux fragments sont copiés sur le même cuir, il est fort possible qu'ils appartiennent au même rouleau. En pratique, les choses ne sont hélas pas aussi simples. Tout d'abord, une même peau produit plusieurs feuillets, si bien qu'un feuillet peut être utilisé dans le cadre de la préparation d'un manuscrit, tandis qu'un autre feuillet servira à la fabrication d'un autre rouleau. Réciproquement, un long rouleau nécessitera plus de feuillets qu'un seul animal ne peut fournir, surtout s'il s'agit d'une chèvre et non d'un bœuf¹⁵ ; deux fragments d'un même rouleau peuvent donc provenir de deux peaux différentes. Dans ce cas, la comparaison du cuir reste pertinente pour des fragments censés provenir de la même colonne. Prenons l'exemple d'un fragment de 4Q201[Hénoch^a], dont l'étude à partir des seules photographies infrarouges nous avaient déjà conduit à douter de l'identification proposée par le premier éditeur, J. T. Milik¹⁶. Nos doutes n'étaient en rien dus à la peau, mais ils furent confirmés de façon totalement inattendue lorsque, plusieurs mois plus tard, nous examinâmes ce manuscrit à Jérusalem et découvrîmes que la peau de ce fragment présentait une texture différente de celle des fragments environnants, pourtant censés préserver les mêmes lignes, ainsi que le montre la photographie ci-dessous :



Le fragment en question est au centre de la photographie ; si la différence de texture ne suffit en elle-même à exclure le positionnement

¹⁴ Ce fragment a depuis été publié par Eshel – Eshel, 2005, p. 146-157. Il porte le numéro d'inventaire MS 4612/12 dans la collection Schøyen.

¹⁵ Le plus long des manuscrits de la mer Morte, le Rouleau du Temple, compte dans son état actuel dix-neuf feuillets pour une longueur totale de 8,148 m, sans compter les feuillets disparus ; voir Yadin, 1983, p. 9-10.

¹⁶ Voir Milik, 1976, p. 157.

proposé par le premier éditeur, elle s'ajoute à d'autres problèmes observés avant l'examen direct du fragment ; ce faisceau de facteurs nous a donc conduit à éditer ce fragment séparément, en lui attribuant le numéro d'inventaire 1 u¹⁷.

Puisqu'il est question de photographies infrarouges, revenons sur une caractéristique intéressante des matériaux organiques tels que le papyrus ou la peau animale : contrairement aux supports minéraux, les supports organiques reflètent les ondes infrarouges proches. Or, l'encre employée par les scribes absorbe ces mêmes ondes. Un éclairage infrarouge accompagné d'un filtre *ad hoc* permet donc de produire une image optimisant le contraste entre le texte et le support¹⁸. Cette technique a été employée très tôt par les photographes du Palestine Archaeological Museum (PAM) chargés de fournir des clichés aux épigraphistes travaillant sur les manuscrits de la mer Morte. Et ce sont ces mêmes clichés que l'on a, aujourd'hui encore, l'habitude de consulter – sans toujours être conscient, d'ailleurs, qu'il s'agit de photographies infrarouges et non de simples photographies en noir et blanc. Or, un certain nombre de caractéristiques physiques du manuscrit est invisible aux infrarouges ; c'est, pourrait-on dire, le revers de la médaille. L'exemple de 4Q201[Hénoch^a] évoqué plus haut illustre bien ce problème : des différences de texture ou de couleur de peau n'apparaissent pas sur les photographies infrarouges, lesquelles ne peuvent donc suffire à l'étude d'un manuscrit.

La qualité de la peau, également évoquée plus haut, est souvent difficile à évaluer sur la base de seuls clichés infrarouges. Or, celle-ci influence grandement l'apparence du texte : la texture de la peau, sa granulosité, ses irrégularités, ses défauts peuvent expliquer un tracé inhabituel ou un trait grossier. En préparant l'analyse paléographique des manuscrits de la collection Schøyen, nous remarquâmes l'aspect irrégulier de certaines écritures : était-ce l'œuvre de scribes débutants ? Un examen direct révéla que ce n'était pas toujours le cas : la peau de certains manuscrits n'était pas aussi lisse que celle d'autres rouleaux ; elle faisait penser à du papier buvard et provoquait l'épanchement de l'encre. Dans d'autres cas, en revanche, c'est bien le scribe qui a, semble-t-il, manqué de dextérité dans le maniement de son calame. Ces différences étaient invisibles sur les photographies

¹⁷ Voir Langlois, 2008, p. 385-387. Voir également les photographies couleurs aujourd'hui disponibles sur Internet : <http://www.deadseascrolls.org.il/explore-the-archive/image/B-298333> et <http://www.deadseascrolls.org.il/explore-the-archive/image/B-366862> (consultées le 19/02/2015).

¹⁸ Par expérience, un filtre ne préservant qu'une bande passante étroite autour de 940 nm produit les meilleurs résultats.

infrarouges. La même remarque s'impose lorsque la surface de la peau a ponctuellement disparu : une lettre qui semblait être un *resh* sur les clichés infrarouges se révèle alors être un *bet* amputé de sa base. Nous pourrions multiplier les exemples, nombre de manuscrits de Qumrân ayant hélas été publiés sur la seule base de photographies infrarouges – un fait confirmé par Emanuel Tov, à qui l'on doit la publication accélérée des volumes de la collection officielle des *Discoveries in the Judaean Desert*¹⁹.

Si un examen direct du manuscrit nous semble essentiel – voire indispensable pour une *editio princeps* – une exposition prolongée à l'air et à la lumière n'est toutefois pas souhaitable. Il faut donc travailler le plus possible à partir de photographies, mais les clichés infrarouges doivent être complétés par d'autres, recouvrant notamment le spectre visible. Mieux encore, les expériences que nous avons pu mener dernièrement sur les manuscrits de la collection Schøyen montrent qu'un cliché combinant spectre visible et ondes infrarouges préserve les avantages d'une photographie infrarouge tout en évitant les dangers susmentionnés. Ce type d'imagerie n'a, à ma connaissance, jamais été mis en œuvre lors d'un travail d'édition des manuscrits de la mer Morte. Ce procédé est certes inhabituel, mais il peut être mis en œuvre de plusieurs manières : (1) une méthode simple consiste à aligner et à combiner deux photographies (en lumière visible et en lumière infrarouge, respectivement) à l'aide d'un logiciel informatique. Une calibration parfaite, au pixel près, s'avère néanmoins périlleuse et, en pratique, impossible. (2) Une méthode bien plus efficace consiste à placer le fragment dans un spectromètre permettant de réaliser un cube spectral, c'est-à-dire une série de clichés couvrant successivement un segment du spectre depuis les fréquences ultraviolettes jusqu'aux fréquences infrarouges. Il est ensuite possible, à l'aide d'un logiciel spécialisé, de sélectionner et de combiner un ou plusieurs clichés offrant les meilleurs résultats. Un tel équipement est toutefois onéreux, peu mobile, et l'objet à photographier doit être suffisamment compact pour tenir dans la chambre noire. (3) Une troisième méthode consiste à utiliser un appareil photographique à spectre total, c'est-à-dire couvrant l'ensemble des longueurs d'ondes depuis les ultraviolettes

¹⁹ Emanuel Tov a dirigé la collection à partir du vol. IX, succédant à R. de Vaux (vol. I – V), P. Benoît (vol. VI – VII) et J. Strugnell (vol. VIII) ; voir Tov, 2002, p. 1. Entre 1992 et 2010, ce sont pas moins de 32 volumes qui ont vu le jour sous sa direction, le dernier paru étant le vol. XXXII : Ulrich et Flint, 2010. Cette accélération, attendue et bénéfique à bien des égards, a néanmoins conduit nombre d'éditeurs à travailler dans la précipitation et sur la seule base des anciennes photographies infrarouges. Emanuel Tov lui-même a confirmé n'avoir pas examiné certains des manuscrits qu'il a édités (communication personnelle).

jusqu'aux infrarouges. Un filtre ultraviolet peut s'avérer utile en cas de forte lumière UV, par exemple si le manuscrit est exposé à la lumière du jour (ce qui, pour des raisons de conservation, n'est d'ailleurs pas souhaitable) ; sinon, aucun filtre n'est nécessaire.

Voici un exemple de photographie à spectre total effectuée sur un manuscrit inédit de la collection Schøyen, MS 4612/8, lequel préserve un passage du livre d'Hénoch :



Sur le cliché ci-dessus, extrait de la ligne 4, le texte est parfaitement lisible, cependant que la texture du fragment est bien préservée. Grâce à ce cliché, nous avons été amené à proposer des lectures différentes de celle retenue par d'autres ; l'une d'entre elles, *wahāzô* « et ils gémissent », permet en outre d'expliquer les variantes grecques et éthiopiennes anciennes de 1 Hénoch 7,4²⁰.

Un autre avantage lié à l'emploi d'un support d'écriture organique, tel que le papyrus ou le cuir, est la présence de carbone. C'est d'ailleurs cette présence qui conditionne, d'un point de vue chimique, l'appellation « organique » : un composé chimique est dit « organique » lorsqu'il est basé sur du carbone²¹. Le carbone existe sous divers isotopes, y compris le célèbre carbone 14, un isotope radioactif dont la quantité diminue à un rythme constant et connu après la mort de l'organisme. Ainsi, si l'on connaît d'une part la quantité de carbone 14 au moment de la mort, et de l'autre, la quantité restante aujourd'hui, un simple calcul permet de déterminer la date de la mort. C'est l'une des méthodes de datation les plus précises dont dispose aujourd'hui l'archéologue. En théorie du moins. Car en pratique, il convient de tempérer l'enthousiasme et les conclusions

²⁰ Voir Langlois, 2013b.

²¹ Si, à l'origine, la chimie dite « organique » était la chimie des organismes vivants, le fait que les composés organiques soient basés sur du carbone accompagné, le cas échéant, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote, notamment, a conduit à requalifier la chimie organique en « chimie du carbone » ; voir, par exemple, Mercier – Godard, 2001, p. 1.

hâtives d'épigraphistes généralement peu formés en chimie organique. Tout d'abord, la datation au carbone 14 d'un manuscrit sur cuir n'indique pas la date de la copie dudit manuscrit, mais celle de la mort de l'animal dont la peau a servi de support d'écriture. Le laps de temps séparant ces deux événements est variable : il peut être très bref, de l'ordre de quelques semaines (le temps de préparer la peau), et donc négligeable à l'échelle d'une datation au carbone 14. Mais il peut également être long, surtout si la peau est réutilisée pour une raison ou une autre (manuscrit endommagé, désuet...) ; de nombreuses décennies peuvent alors séparer la nouvelle copie et la mort de l'animal datée au carbone 14.

Mais ce n'est pas le seul problème, ni le moindre d'ailleurs ; les difficultés liées à la calibration constituent à notre sens un obstacle majeur à la datation des manuscrits de la mer Morte au carbone 14. Comme nous l'avons expliqué ci-dessus, cette méthode de datation est théoriquement simple dès lors que l'on connaît trois valeurs : (1) la quantité de carbone 14 au moment de la mort de l'organisme, (2) la vitesse à laquelle la quantité de carbone 14 diminue, et (3) la quantité de carbone 14 encore présente aujourd'hui. La deuxième est constante²², et la troisième, facile à mesurer à l'aide d'un spectromètre de masse ; hormis les inhérents calculs d'incertitudes liés à l'imprécision de telles mesures, ces deux valeurs ne posent donc guère problème. La première, en revanche, est bien plus problématique : comment savoir quelle quantité de carbone 14 se trouvait dans l'organisme à sa mort ? La réponse à cette question est étroitement liée à l'environnement dudit organisme, et notamment au climat, qui influe sur la quantité de carbone dans l'atmosphère. Ainsi la datation au carbone 14 peut-elle offrir plusieurs solutions équiprobables, et celle retenue est souvent fondée sur ce que nous savons (ou croyons savoir) de l'environnement de l'objet en fonction de son contexte archéologique. Sans s'en rendre compte, les archéologues tombent dans le piège d'un raisonnement circulaire : ils privilégient par exemple une datation des manuscrits avant la destruction du temple de Jérusalem sous prétexte que le site de Qumrân aurait ensuite été abandonné, puis invoquent ladite datation au carbone 14 comme preuve qu'aucun document n'est postérieur à la destruction du temple, et donc que ces manuscrits ont bien été copiés par les occupants du site. Loin de nous l'idée d'abandonner

²² La demi-vie du carbone 14, c'est-à-dire le temps nécessaire à la diminution de moitié de la quantité de carbone 14, est conventionnellement établie à 5 568 ans suite aux travaux fondamentaux de Willard Frank Libby, bien que des études ultérieures aient montré qu'elle s'élève à $5\,730 \pm 40$ ans ; voir Libby, 1955 ; Godwin, 1962.

la datation au carbone 14, mais le qumrânologue se doit d'être conscient des possibilités et des limites de cette méthode.

Revenons à présent aux caractéristiques des supports organiques, en particulier à leur détérioration graduelle. Très peu de manuscrits de la mer Morte ont résisté aux outrages du temps aussi bien que le Grand rouleau d'Ésaïe ou le Rouleau du Temple. (J'exclus bien sûr le Rouleau de cuivre qui, comme son nom l'indique, est inorganique.) Fragments et confettis sont monnaie courante. Cette dégradation a d'importances conséquences sur le travail d'édition, à tel point que les méthodes philologiques traditionnelles fondées sur l'étude de manuscrits médiévaux s'avèrent largement inadéquates. Lorsque la surface d'un fragment a disparu, emportant avec elle toute trace d'encre sur une zone plus ou moins étendue, on s'interroge quant au texte manquant ; lorsque le début d'un mot est visible au bord d'un fragment, on se demande quelle en était la fin. Se pose alors la question de la reconstruction : sur quelle base pouvons-nous reconstruire un texte lacunaire ? Avons-nous un autre exemplaire du même texte ? Ou, à défaut, la même expression dans un passage parallèle ? Trop souvent, les reconstructions sont davantage le fruit de l'imagination de l'éditeur qu'une véritable proposition scientifique fondée sur des témoins textuels. Le livre d'Hénoch évoqué plus haut peut à nouveau servir d'exemple : la première édition, proposée par J. T. Milik²³, comportait de nombreuses reconstructions fondées le plus souvent sur une rétroversion des versions grecques et éthiopiennes. Or, les versets préservés en araméen sont parfois très différents du grec ou de l'éthiopien, à tel point qu'une rétroversion n'aurait pu permettre de retrouver l'original araméen. Si donc nous avons la preuve de l'inefficacité de cette méthode pour certains passages du livre d'Hénoch, est-il bien prudent de rétrovertir des versets entiers, ainsi que l'a fait J. T. Milik²⁴ ? En reconstruisant un texte sans base solide ni parallèle, nous créons un texte artificiel, n'ayant vraisemblablement jamais existé. Nous retombons dans le même piège que les philologues classiques qui créent un texte ecclésiastique sur la base des leçons retenues ; c'est l'un des écueils que la philologie matérielle vise précisément à éviter. Nous ne savons que trop combien la nature fragmentaire des manuscrits de la mer Morte est frustrante, et combien la tentation de les reconstruire est grande ;

²³ Milik, 1976.

²⁴ Nous rejoignons ici A. Caquot, qui juge les reconstructions de J. T. Milik « parfois convaincantes, mais plus souvent téméraires » ; voir Caquot, 1976, p. 532 ; Langlois, 2008, p. 45.

mais il faut être vigilants, et c'est pourquoi nous préconisons la méthodologie suivante pour l'édition d'un fragment :

1. Nous devons proposer une première édition du fragment sans aucune reconstruction. C'est cette édition qui doit servir de base à une éventuelle identification.

2. Toute proposition de reconstruction doit être fondée sur la longueur de la lacune, l'existence de parallèles, et le sens du mot reconstruit. Les nouvelles technologies de l'information sont à cet égard des plus utiles²⁵ : (a) les bases de données textuelles nous aident à trouver d'autres occurrences du même mot, des expressions parallèles, des équivalents dans des versions anciennes, etc. (b) Les simulations graphiques informatiques nous aident à déterminer si la longueur de la lacune correspond à la reconstruction proposée, ou si elle est au contraire trop courte ou trop longue. Cela dépend bien sûr de la paléographie, de l'orthographe, et d'autres caractéristiques que nous aborderons plus loin ; le but de cette approche est de proposer une deuxième édition du fragment dotée de quelques reconstructions, que nous appellerons « restitutions » pour en souligner la plausibilité.

3. Si le texte préservé sur le fragment a été identifié comme appartenant à une œuvre littéraire, on peut dès lors tenter une reconstruction plus longue fondée sur les autres témoins textuels. À la différence des restitutions évoquées ci-dessus, une telle reconstruction est plus hypothétique, puisque nous devons tenir compte de la disposition du texte, de l'existence de variantes ou même de recensions différentes. Il se peut même qu'un verset sur un fragment soit une simple citation ou une réécriture, et non pas un manuscrit contenant toute l'œuvre citée. Dans ce cas, nous proposons de tenter une simulation informatique visant à reconstruire des lignes entières. Par exemple, si le fragment semble préserver un verset de la Genèse, si, en outre, le texte préservé correspond à la recension proto-massorétique, si le fragment contient au moins deux ou trois lignes de textes, et si ces lignes peuvent être reconstruites sur la seule base du texte massorétique, alors il est bien possible que l'on ait affaire à un manuscrit de la Genèse (ou d'une partie de la Genèse). Mais même dans ce cas, il ne s'agit que d'une possibilité. C'est sûrement l'hypothèse la plus simple, mais il y a probablement d'autres reconstructions possibles. Ainsi, même s'il semble raisonnable de l'adopter comme hypothèse de travail, il ne faut pas pour autant exclure toute autre hypothèse. D'autres facteurs

²⁵ Voir Langlois, 2006.

doivent être pris en considération, à l'instar de l'agencement, de l'espacement, des corrections, etc., ainsi que nous l'allons voir.

III. AGENCEMENT

La philologie matérielle tient compte de toutes les caractéristiques matérielles d'un manuscrit, y compris son agencement²⁶. Dans le cas d'un rouleau, il faut commencer par s'intéresser aux dimensions des feuillets ; si leur hauteur est importante, ils peuvent contenir davantage de texte, mais de tels feuillets sont plus coûteux et moins faciles à manipuler. *A contrario*, une faible hauteur permet un usage plus aisé dans des lieux de petite taille ou en déplacement, puisque de tels rouleaux sont faciles à transporter. À l'extrême, de très petits feuillets peuvent être glissés dans des coffrets, phylactères et autres *mezuzot*, ou employés comme aide-mémoire ou amulettes. L'écriture doit alors être de petite taille. Le manuscrit inédit MS 4612/4 de la collection Schøyen présente par exemple de minuscules lettres d'une hauteur moyenne de 1 à 1,5 mm ; or, le texte de ce fragment ne correspond pas aux versets habituellement copiés sur des phylactères, tirés de l'Exode (chap. 12–13) ou du Deutéronome (chap. 5–6 ou 10–11)²⁷. Il ne s'agit pas non plus d'une prière ou d'une bénédiction telle que celle de Nombres 6,24-26, dont une formulation proche est déjà attestée sur les amulettes de Ketef Hinnom²⁸. Le passage préservé sur ce fragment semble en fait provenir de Genèse 36, un chapitre qui s'intéresse à la postérité d'Ésaü. Comment expliquer la copie d'un tel passage à l'aide d'une écriture si petite ? Le scribe était-il myope²⁹ ou bien ce rouleau était-il destiné à un usage spécifique ? Cette question soulevée par l'étude des caractéristiques matérielles du manuscrit peut directement influencer l'interprétation qui est faite de ce texte.

On peut de même s'intéresser à la hauteur relative d'une colonne par rapport à celle du feuillet. Emanuel Tov dénombre 30 manuscrits dont les marges atteignent ou dépassent les 3 cm, parmi

²⁶ Les éditions de manuscrits de la mer Morte parlent souvent de « codicologie », mais l'emploi de ce terme est abusif lorsque l'on édite un rouleau et non un codex. Il nous semble préférable de parler d'« agencement » du manuscrit.

²⁷ Voir Milik, 1977, p. 38.

²⁸ Voir Barkay – Lundberg – Vaughn – Zuckerman, 2004.

²⁹ Cette pathologie a déjà été évoquée pour expliquer la petite taille de certaines écritures dans d'autres corpus, par exemple sur des tablettes cunéiformes, comme nous le rappelle Cécile Michel.

lesquels 22 manuscrits dits bibliques³⁰ – une proportion d’autant plus frappante lorsque l’on sait que les rouleaux bibliques représentent moins de 20 % des manuscrits de la mer Morte. Mais cette définition d’une édition « de luxe » est en réalité problématique, et nous avons pour notre part proposé de prendre plutôt comme facteur la surface globale d’occupation du texte sur le feuillet³¹. De manière générale, des données telles que l’interligne et la largeur de colonne peuvent être utilisées pour identifier des fragments appartenant à un même manuscrit : si un fragment est doté de réglures et l’autre non, ils ne proviennent probablement pas du même rouleau ; si, en revanche, tous deux ont des réglures de même interligne et une largeur de colonne identique, ils pourraient bien provenir du même manuscrit. Cela suppose néanmoins que ces caractéristiques soient constantes sur l’ensemble du manuscrit, ce qui n’est pas toujours le cas. Les manuscrits dépourvus de réglures et dotés de grandes colonnes (en hauteur et/ou en largeur) présentent souvent des variations de cet ordre, et c’est même parfois le cas de manuscrits réglés : le Rouleau du Temple, par exemple, possède quelques feuillets à interligne réduit (f. 14–16, contenant les col. 49–60)³². Un feuillet à larges colonnes (f. 13) y suit un feuillet à colonnes étroites (f. 12). Cet exemple montre bien que deux fragments présentant un agencement différent peuvent en réalité provenir du même manuscrit ; les caractéristiques « codicologiques » nous semblent donc davantage pertinentes lorsque l’on étudie des fragments qui pourraient provenir de la même colonne, et plus encore lorsqu’ils sont censés recouper une ou plusieurs lignes.

Autre caractéristique de l’agencement du manuscrit : la présence éventuelle de texte au dos du rouleau. Il s’agit là d’un phénomène rare, à l’exception des phylactères, qui sont généralement copiés sur le recto et le verso, souvent à un angle de 90°. Écrire des deux côtés permet d’économiser de la place et nécessite donc moins de peau animale ou de papyrus, ce qui permet de réduire les coûts de fabrication. Mais est-ce vraiment là la raison qui a motivé la copie de longs rouleaux des deux côtés ? Est-ce la même œuvre littéraire qui se poursuit au verso ? Ou bien s’agit-il au contraire de deux œuvres totalement indépendantes ? Le rouleau a-t-il simplement été réutilisé, ou bien y a-t-il un lien entre les deux textes ? Ces questions ne doivent pas être éludées si un manuscrit n’a pas été

³⁰ Tov, 2004, p. 127.

³¹ Voir Langlois, 2014, p. 34-35.

³² Voir Langlois, 2013a.

clairement identifié comme opisthographe. Par exemple, les manuscrits 4Q496³³, 4Q506³⁴, 4Q505³⁵ et 4Q509³⁶ sont en réalité un seul et même rouleau copié sur papyrus. Ils ont pourtant reçu quatre numéros différents, comme s'il s'agissait de manuscrits totalement distincts. Pire encore, cette division en quatre œuvres littéraires a très vite été remise en question ; il pourrait n'y en avoir que trois, et non quatre³⁷. Plus généralement, les opisthographes sont souvent composés de textes apparentés, notamment des prières qui pourraient avoir été regroupées pour former un nouvel ensemble³⁸. C'est le cas de cette collection de prières qui, bien que composite à l'origine, est devenue un unique document ; elle aurait dû être étudiée comme tel et se voir attribuer un unique numéro de manuscrit. La notion de philologie matérielle prend là tout son sens.

IV. PALÉOGRAPHIE

Après avoir parlé d'agencement, il est temps de s'intéresser au texte lui-même, en commençant par la paléographie. L'analyse paléographique a pour but de comprendre la façon dont un scribe écrit et forme les lettres. Il est indispensable d'effectuer cette analyse avant même d'établir la lecture du texte : on évite ainsi d'être trop influencé par telle ou telle lecture alléchante mais précipitée, et l'on est mieux à même d'identifier ces traces ambiguës si fréquentes lorsque les fragments se sont abîmés au cours des siècles. Fractures, lacunes et évanescence sont le lot de tout épigraphiste et n'épargnent pas les éditeurs des manuscrits de la mer Morte. Même lorsqu'un manuscrit est en bon état, les fautes de copie ne sont pas rares ; un scribe s'aperçoit d'une erreur, la corrige en transformant une lettre en une autre, de sorte que seule une analyse paléographique fine rendra compte de la forme observée. Un œil averti sera également nécessaire pour distinguer les lettres dont le tracé est très similaire chez certains scribes, à l'instar de la célèbre confusion *waw/yod* qui frappe par exemple le fragment MS 1909³⁹.

³³ Baillet, 1982a.

³⁴ Baillet, 1982c.

³⁵ Baillet, 1982b.

³⁶ Baillet, 1982d.

³⁷ La dizaine de fragments de 4Q505 serait à rattacher à 4Q509 selon García Martínez, 1984.

³⁸ Voir, en dernier lieu, Falk, 2014.

³⁹ Cette confusion est fréquente à la fin de l'époque hasmonéenne, période à laquelle a été copié ce fragment ainsi que le manuscrit auquel il a été identifié, à savoir 1Q5b ; voir Brooke, 1998. La datation proposée par George Brooke (125-75 av. J.-C.) est trop haute : 1Q5b a vraisemblablement été copié vers le deuxième quart du I^{er} siècle avant notre ère ; voir notre analyse paléographique à paraître dans le volume édité par T. Elgvin *et alii*.

L'analyse paléographique permet en outre de comparer deux écritures, d'établir leurs affinités, leurs différences, et de conclure le cas échéant qu'elles proviennent de la même main. Ce facteur est important lorsque l'on cherche à identifier les fragments provenant d'un même manuscrit, mais il ne faut pas oublier que la carrière d'un scribe ne se limite pas à un seul manuscrit, de sorte que deux fragments pourtant copiés par un même scribe peuvent tout à fait appartenir à deux rouleaux distincts. Il faut donc prendre en considération d'autres facteurs matériels et textuels avant d'associer deux fragments à un unique manuscrit. Réciproquement, un rouleau n'est pas nécessairement copié dans son intégralité par un même scribe. En fait, les rares exemples de rouleaux complets suggèrent le contraire : tant le Grand rouleau d'Ésaïe que le Rouleau du Temple ont été copiés par plusieurs scribes. Il est fort probable que plusieurs manuscrits de Qumrân ayant reçu des numéros différents aient en fait appartenu au même rouleau et que les statistiques fréquemment avancées quant au nombre de manuscrits de la mer Morte soient largement surévaluées⁴⁰.

Sur le plan méthodologique, nous avons pu poursuivre nos travaux débutés il y a dix ans⁴¹ et tester de nouvelles méthodes lors de l'analyse paléographique des manuscrits de la collection Schøyen, tout en tenant compte des technologies aujourd'hui disponibles :

1. Tous les fragments ont été photographiés à l'aide de capteurs haute résolution, à la fois en lumière visible et aux infrarouges. Les images numériques produites dépassent 200 pixels par mm, révélant ainsi les plus petites caractéristiques morphologiques.

2. Les technologies d'imagerie les plus avancées ne peuvent néanmoins se substituer à un examen visuel direct des manuscrits. Dans certains cas, un deuxième examen a été effectué plusieurs mois après le premier. Les traces particulièrement difficiles à identifier ont été examinées à l'aide d'un microscope numérique, à la fois en lumière visible et en combinant ondes visibles et ondes infrarouges.

3. Par contraste, notre étude a été délibérément aveugle vis à vis des précédents travaux effectués sur ces manuscrits. Nous n'avons

⁴⁰ Voir l'étude en préparation par D. Stökl. Ajoutons que même lorsque deux fragments sont paléographiquement datés de périodes différentes, ils peuvent appartenir au même manuscrit, puisque c'est le cas pour le Rouleau du Temple. De même, le critère linguistique ne suffit pas à distinguer deux manuscrits, puisque certaines œuvres littéraires sont écrites dans deux langues, à l'instar du livre de Daniel, rédigé en araméen et en hébreu. C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles nous militons depuis plusieurs années pour que l'on attribue à chaque fragment un numéro d'inventaire indépendant de celui du manuscrit.

⁴¹ Langlois, 2006.

pas tenté d'identifier le contenu de ces fragments ni leur appartenance éventuelle à des manuscrits déjà publiés. De fait, plusieurs manuscrits avaient déjà fait l'objet d'une publication ailleurs, avec ou sans le consentement du propriétaire⁴², ou avaient été examinés par d'autres paléographes ; notre analyse peut donc différer de la leur⁴³.

4. Chaque occurrence de chaque lettre de l'alphabet a été étudiée. À cet effet, les photographies numériques de tous les fragments ont manuellement été balisées : ce nouveau procédé permet de localiser aisément une occurrence et de l'étudier en son contexte matériel. Toutes les occurrences d'une même lettre sur un manuscrit ont ensuite été regroupées et alignées afin d'illustrer la description paléographique.

5. Au lieu de dessiner un facsimilé des lettres – un procédé habituel en épigraphie mais subjectif et parfois tendancieux – nous avons utilisé des algorithmes de traitement photographique pour produire des images noir et blanc des lettres réelles. Le résultat n'est peut-être pas aussi flatteur qu'un facsimilé traditionnel, mais il est bien plus fiable et reflète fidèlement la réalité et les difficultés que présentent certaines lettres. Pour cette raison également, nous n'avons pas « nettoyé » ou « réparé » les lettres à l'aide d'un logiciel d'édition d'image. De même, lorsque deux lettres se chevauchent, nous n'avons pas reconstruit l'extrémité de la lettre masquée par l'autre ; au contraire, nous avons sciemment conservé une partie de la lettre adjacente. Cette méthode, utilisée ici pour la première fois, présente un autre avantage : le graphique révèle d'emblée la tendance d'un scribe à joindre des lettres ou à créer des ligatures.

6. L'ordre traditionnel de l'alphabet hébreu a été suivi, mais les formes finales sont présentées *avant* leur équivalent médial. La raison en est la suivante : les formes médiales sont historiquement secondaires, en raison d'un processus graduel de semiligature. Nous avons donc décidé de présenter d'abord la forme originale (c'est-à-dire la forme finale), et d'indiquer ensuite les changements opérés pour aboutir à la forme secondaire (c'est-à-dire la forme médiale).

7. Ce n'est qu'après avoir analysé un fragment que nous avons envisagé d'éventuels rapprochements. Ainsi avons-nous étudié séparément trois fragments qui nous ont pourtant été présentés comme

⁴² C'est par exemple le cas de MS 5439/1, publié sans le consentement de Martin Schøyen ; voir Puech, 2011. Non seulement cette publication s'est faite sans l'accord du propriétaire, mais l'identification proposée par Émile Puech est erronée : ce fragment ne provient pas de 4Q1 (il ne s'agit pas du même scribe, *pace* Puech) mais de 4Q364 ; voir Tov – White, 1994.

⁴³ C'est par exemple le cas de MS 5439/1, évoqué ci-dessus ; voir note suivante.

appartenant au même manuscrit (MS 4612/2). Voici un tableau paléographique présentant les trois fragments côte à côte :

MS 4612/2-3	MS 4612/2-2	MS 4612/2-1
כ	כ כ כ כ כ	כ כ כ
ז	ז ז ז	ז
	ח	
	ט	ט
	י י י י י	י י י
י	י י י י י	י י
	כ	
	ל	
מ מ מ	מ מ מ מ מ	מ מ מ
	נ	
ס	ס ס ס ס ס	ס ס ס
	ע פ פ פ פ	ע פ
	צ	
	ק	
ך	ך כ	ך
	ל	
	ם	ם
נ	נ נ נ	נ
ש	ש ש ש ש ש	ש
	ת ת ת	

Ce tableau a été réalisé en suivant la méthodologie que nous avons élaborée et présentée ci-dessus. Une analyse paléographique comparée montre qu'un rapprochement des trois fragments est problématique : le *alef* est plus fin en MS 4612/2-3 ; le *dalet* est plus large en MS 4612/2-2 ; le *lamed* est plus petit en MS 4612/2-3, plus large et angulaire en MS 4612/2-1 ; la traverse du *resh* est plus incurvée en MS 4612/2-2. D'un autre côté, des variations et des incohérences peuvent être observées sur chaque fragment (sauf, peut-être, MS 4612/2-3 où seul le *yod* est attesté plus d'une fois) ; il est donc possible que MS 4612/2-3 et MS 4612/2-2 aient été écrits par le même scribe. En revanche, l'imputation de MS 4612/2-1 à la même main s'avère plus difficile et suppose une plus grande incohérence ; l'édition philologique de ces fragments devra tenir compte de ces conclusions.

Même lorsque nous avons été convaincu de l'appartenance d'un fragment à un manuscrit existant, nous n'avons pas modifié notre description paléographique, mais y avons ajouté un *addendum* montrant si et, le cas échéant, de quelle façon, la nouvelle identification permet de préciser la datation paléographique⁴⁴.

⁴⁴ C'est par exemple le cas de MS 5439/1, évoqué aux notes précédentes : les quelques lettres attestées sur le fragment m'avaient conduit à proposer une datation au II^e siècle avant notre ère, sans plus de précision. L'appartenance à 4Q365 nous a permis d'examiner des lettres non attestées sur le fragment (notamment *alef*, *yod*, *qof* et *shin*) et de préciser la datation : le manuscrit a vraisemblablement été copié dans la seconde moitié du siècle. La datation paléographique proposée par Emanuel Tov et Sidnie White pour ce manuscrit (« late Hasmonaeen or transitional formal script », p. 201) est donc totalement erronée et doit être avancée d'un siècle. Les conséquences sur l'interprétation historique du « Reworked Pentateuch » sont majeures, mais dépassent le cadre de la présente étude.

8. Les fragments ont tout d'abord été étudiés par ordre croissant de numéros d'inventaire. Ce n'est qu'après avoir étudié tous les manuscrits que nous les avons ordonnés par date, de façon à montrer l'évolution des différentes écritures judéennes au cours des deux siècles couverts par cette collection. De même, les manuscrits copiés à une même époque ont été classés selon leurs affinités paléographiques.

9. Sur cette base, des tableaux paléographiques ont été préparés, en reproduisant les lettres à taille réelle, ce qui permet de comparer les tailles absolues et relatives des différentes écritures.

Nous pensons que cette nouvelle méthodologie devrait être mise en œuvre pour les futures éditions de manuscrits de la mer Morte.

Avant de clore ce chapitre, revenons sur la question de la datation paléographique évoquée brièvement ci-dessus. Bien que chaque scribe ait une écriture qui lui soit propre, les caractéristiques morphologiques idiosyncratiques d'un ductus donné s'inscrivent dans des tendances plus larges qui peuvent être classées et dont l'évolution peut être observée au fil des siècles. La typologie obtenue peut ensuite être employée pour déterminer la datation relative ou absolue d'une écriture donnée. Pour de nombreux qumrânologues, la datation paléographique constitue le but ultime (et parfois même unique) de l'analyse paléographique d'un manuscrit, alors qu'il ne s'agit selon nous que d'un corollaire. Et même, d'un corollaire surévalué ; qu'on en juge : (1) de nombreux marqueurs typologiques d'écritures judéennes ne sont pas attestés sur des inscriptions datées explicitement (ni même stratigraphiquement). En l'absence de datation absolue, le paléographe doit se contenter d'une datation relative fondée sur les seuls développements typologiques. (2) Les évolutions typologiques sont lentes et non-linéaires ; un nouveau ductus peut être employé de façon marginale pendant longtemps avant de devenir soudain populaire. Il peut de même rester en usage longtemps après avoir perdu en popularité. Nous subodorons que sa distribution chronologique pourrait être modélisée au moyen d'une fonction gaussienne ; nos connaissances actuelles ne nous permettent pas de déterminer avec précision les paramètres d'une telle fonction, mais des recherches complémentaires nous permettront sûrement de progresser sur ce point. (3) D'ici là, nous pouvons continuer à proposer des datations paléographiques par périodes, en parlant par exemple de la « seconde moitié » ou du « troisième quart » d'un siècle, mais nous devons être conscients que ces dates ne sont pas absolues, et que cette terminologie indique seulement la période la

plus probable de copie d'un manuscrit. Souvenons-nous qu'il est toujours possible qu'un manuscrit ait été copié un peu plus tôt ou un peu plus tard. C'est notamment le cas pour des périodes courtes (un quart de siècle, par exemple), qui ne couvrent même pas toute la carrière d'un scribe ; de tels intervalles restreints ne doivent être employés que pour évoquer les développements typologiques et la période à laquelle ils sont les mieux attestés.

V. ORTHOGRAPHE

Après avoir étudié la façon dont les lettres sont formées, intéressons-nous aux mots et à leur orthographe. Les éditions philologiques traditionnelles font souvent l'impasse sur les caractéristiques orthographiques des témoins textuels ; le texte éclectique présente en général une orthographe normalisée, et les variantes orthographiques ne sont même pas mentionnées en notes. Or, l'orthographe fait partie intégrante d'un manuscrit. Elle nous renseigne sur le scribe, sa langue, sa compréhension du texte, etc. Dans le cas des manuscrits de la mer Morte, c'est même l'une des meilleures sources d'information sur l'hébreu parlé à l'époque. L'affaiblissement des gutturales est démontré par l'emploi d'un *alef* au lieu d'un *ayin* ; l'évolution de l'alvéolaire latérale sourde est confirmée par l'emploi graduel du graphème *samekh* au lieu du *shin* ; la confusion d'un *qof* et d'un *kaf* après une voyelle montre que cette dernière n'était pas encore fricative, et que c'était peut-être le cas des autres « begadkefat » ; le phénomène de chute de voyelle antéprétonique (ou prétonique dans certains cas) n'a pas encore pris place, puisque l'on trouve souvent une *mater lectionis* là où les règles de vocalisation massorétiques requièrent un *shwa*. En fait, on trouve même parfois une mère de lecture là où l'on attendrait un *shwa* quiescent ; c'est notamment le cas pour des inaccomplis suivis d'un pronom suffixe : une *mater lectionis* est parfois introduite entre les première et deuxième radicales, de sorte qu'il faut par exemple lire *yiqotlehu* au lieu de *yiqtolehu*⁴⁵. Ce phénomène n'est attesté dans aucun autre chronolecte ou topolecte hébreu ; il est, dans l'actuel de nos connaissances, propre à l'hébreu des manuscrits de la mer Morte. Mieux encore, il n'est attesté que par certains rouleaux, ce qui peut s'avérer utile pour déterminer l'appartenance d'un fragment à un manuscrit. Plus généralement, les caractéristiques orthographiques

⁴⁵ Voir par exemple 11Q19 LVII 7 ; Langlois, 2013a, p. 522.

d'un manuscrit doivent être prises en compte lorsque l'on envisage de lui attribuer un fragment.

Les mêmes remarques s'imposent lorsque l'on étudie des textes araméens ou grecs. Par exemple, quelques rares manuscrits emploient un *he* et non un *alef* pour noter l'état emphatique ; cette orthographe confirme que l'état emphatique n'est, pour ces scribes, qu'une simple voyelle⁴⁶. Il y a plus : une telle graphie est caractéristique de l'araméen galiléen et samaritain. Est-ce alors une coïncidence si le premier manuscrit du livre d'Hénoch, 4Q201, présente une telle orthographe alors que le récit s'inscrit dans un contexte galiléen en mentionnant Dan et le mont Hermon ? Une origine galiléenne du livre des Vigilants est tout-à-fait plausible, et nous trouvons remarquable que l'orthographe même du plus ancien manuscrit connu favorise une telle identité. C'est là un bel exemple de l'apport de la philologie matérielle.

VI. DIVISIONS ET ANNOTATIONS

Après avoir étudié les lettres et les mots, il est temps de s'intéresser à de plus grandes unités textuelles. La plupart des manuscrits de la mer Morte font appel à de petits espaces pour séparer les mots, quoique certains emploient la *scriptio continua*. Surtout, les blancs intentionnels ne sont pas rares ; ils permettent par exemple de mettre en évidence la structure stichographique de certains manuscrits poétiques. Ailleurs, un *vacat* peut signaler la fin d'une proposition ou d'une phrase et le début d'une autre. Le *vacat* peut s'étendre jusqu'à la fin de la ligne et même recouvrir une ligne tout entière, ce qui permet ainsi d'établir une séparation entre deux unités textuelles majeures. Ces frontières peuvent par ailleurs être mises en évidence par l'emploi de symboles marginaux ; à l'inverse, des symboles peuvent être employés pour préciser que l'espace à la fin d'une ligne n'est pas un blanc intentionnel⁴⁷. En guise de symbole, on trouve même un *alef* isolé en 1QpHab II 5. À défaut d'identifier un tel symbole, le lecteur risque de mal comprendre le texte : dans l'exemple du Pêshèr d'Habacuc, nous pensons que le *alef* final à la ligne suivante (l. 6) est également un symbole et non

⁴⁶ Voir par exemple Langlois, 2008, p. 423ss.

⁴⁷ En ce qui concerne les divisions et annotations, voir le chapitre 5 « Writing Practices » de Tov, 2004, p. 131ss.

une mère de lecture supplémentaire ajoutée à la fin du dernier mot, qui doit dès lors être lu *ya 'āmînu*⁴⁸.

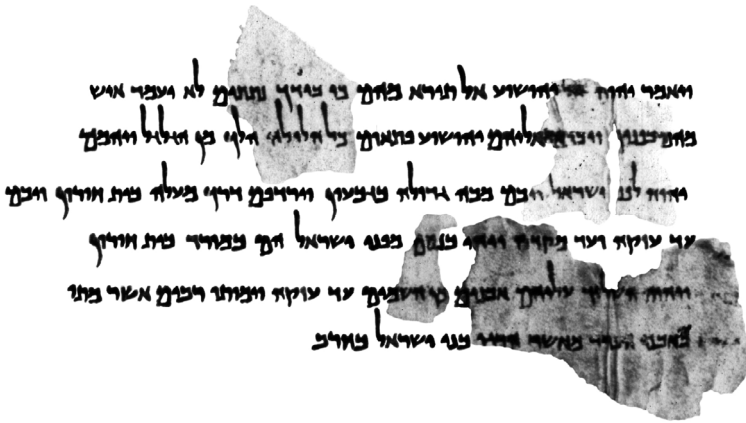
Les blancs et symboles employés par les scribes pour délimiter les unités textuelles s'avèrent en général très utiles pour la compréhension du texte, mais sont parfois surprenants. Dans le cas d'œuvres littéraires connues, ces séparateurs ne correspondent pas toujours aux divisions traditionnelles du texte indiquées, par exemple, par une marque *stuma* ou *ptuha* du texte massorétique, ou plus généralement par l'organisation en chapitres et en versets. À vrai dire, certains *vacat* ne semblent correspondre à aucune division logique du texte ; ils paraissent au contraire interrompre une phrase en plein milieu, ce qui soulève la question de leur réelle fonction, ou de la compréhension qu'avait le scribe du texte copié.

Un autre problème se pose lorsqu'un manuscrit est endommagé et que l'on tente, comme envisagé plus haut, de reconstituer le texte perdu dans la lacune. Si la simulation de reconstruction échoue, il est tentant pour l'éditeur de placer des *vacat* là où cela l'arrange pour montrer que son hypothèse est malgré tout possible. C'est évidemment une tentation à laquelle il ne faut pas succomber trop vite. Si l'emploi de blancs intentionnels est bien attesté ailleurs dans le manuscrit, et si la simulation fait un usage proportionnellement comparable de *vacat*, l'hypothèse de reconstruction est alors plausible. Mais si la simulation requiert une quantité disproportionnée de blancs, il est probable que l'hypothèse soit fautive ; mieux vaut alors proposer une autre reconstruction ou tout au moins signaler que la lacune ne semble pas autoriser la reconstruction initialement envisagée.

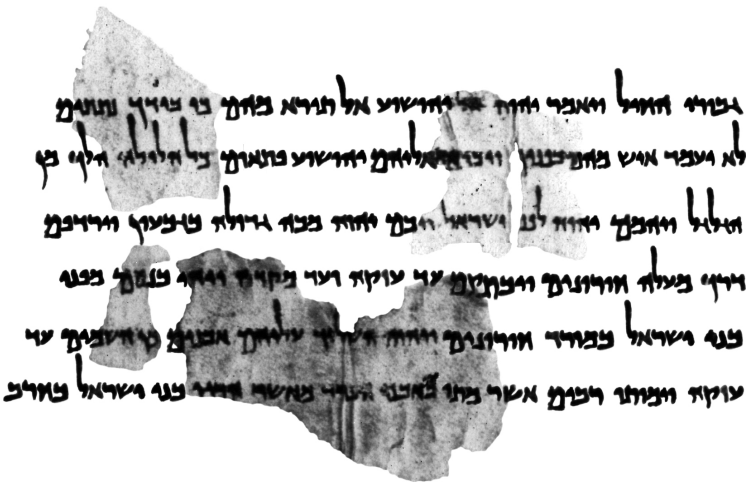
La même prudence est de mise pour les corrections sribales. Celles-ci ne sont pas inhabituelles : le scribe peut parfois corriger sur le champ une lettre mal tracée, mais on trouve également des corrections interlinéaires ou marginales postérieures, ajoutées ultérieurement par le même scribe ou par un autre. Lorsque l'on tente de combler un texte lacunaire ou de reconstruire des lignes entières, on ne peut exclure la possibilité qu'un scribe ait recouru à de telles corrections dans la partie aujourd'hui disparue. Il est alors tentant d'introduire un ajout supralinéaire dès lors que la reconstruction simulée est plus longue que la lacune, mais un tel recours affaiblit considérablement l'hypothèse envisagée.

⁴⁸ Voir Langlois, 2011, p. 48- 49. Une double mère de lecture *waw-alef* indiquerait une finale -ô et non -û.

Prenons l'exemple des fragments 19–22 de 4Q47[Josué^a]. Si l'on suit le positionnement retenu par le premier éditeur, la ligne 3 se révèle trop longue, ainsi que le montre la simulation ci-dessous :



Il faut alors supposer un ajout supralinéaire, lequel est encore plus long si, comme le fait le premier éditeur, on rapproche davantage le fragment 20 du fragment 19. Plutôt que de recourir à une telle solution, nous avons proposé la reconstruction suivante :



Cette reconstruction ne nécessite pas de *vacat* ou d'ajout supralinéaire, elle tient compte des traces de lettres au début du

fragment 21, et met à profit l'affinité (déjà signalée par le premier éditeur) de ce manuscrit avec la version grecque⁴⁹.

Lorsqu'une telle solution ne peut être trouvée, il nous semble plus prudent de signaler que la lacune n'autorise pas la reconstruction attendue, si bien que le manuscrit ne concorde pas avec sa source supposée ; il peut au mieux présenter une variante qui a ou non été corrigée.

À ce propos, il convient de s'interroger sur le but des corrections sribales. Sont-elles censées corriger des erreurs ? Si oui, lesquelles ? Plusieurs cas doivent être distingués. Tout d'abord, il peut s'agir de simples erreurs de copie : le scribe a écrit autre chose que ce qu'il voulait, et la correction qu'il introduit lui-même démontre sa volonté d'être fidèle à sa source. Mais il peut également s'agir d'une erreur dans le manuscrit source : le scribe effectue une copie servile, puis s'aperçoit (ou croit) qu'il y a une erreur dans la source et décide de s'auto-corriger. Il peut éventuellement corriger l'erreur dans le manuscrit source lui-même, ce qui explique la présence, sur certains rouleaux, de corrections introduites par d'autres scribes. Il n'est pas nécessaire qu'un scribe soit en train de copier un manuscrit pour le corriger, mais il est *a contrario* peu probable qu'il le fasse à l'occasion d'une simple lecture, puisqu'il s'est équipé d'un calame et d'un encrier rempli ; il peut en revanche le faire en tant que relecteur ou correcteur du manuscrit.

Cela étant, de nombreuses corrections ne semblent pas être dues à une erreur du texte. Le copiste s'est-il trompé ? A-t-il cru voir une erreur dans un texte tout-à-fait convenable ? Pas nécessairement : certaines « corrections » sribales sont, nous semble-t-il, bien mal nommées, car elles relèvent plutôt d'un processus d'amélioration ou d'enrichissement du texte. Mieux vaut donc éviter d'utiliser d'emblée le terme de « correction », auquel on préférera le terme plus neutre d'« annotation » ou d'« amélioration ». Il y a en effet plusieurs façons d'améliorer un texte : outre la correction, évoquée ci-dessus, de ce qui semble être une erreur, signalons que le scribe est un véritable rédacteur à même de reformuler une expression absconse, d'explicitier une proposition, d'amplifier une phrase, d'harmoniser un texte. Toutes ces annotations nous montrent la façon dont le scribe reçoit le texte, interagit avec lui, s'y conforme ou l'édifie. Cela nous amène naturellement au septième et dernier point.

⁴⁹ Voir Langlois, 2011, p. 176-183.

VII. RÉDACTION

Penchons-nous à présent sur la relation qu'entretient un document (par exemple un rouleau) avec l'œuvre littéraire qu'il véhicule. Nous avons évoqué plus haut les opisthographes, qui contiennent plusieurs œuvres littéraires, mais ce n'est pas le seul cas où un unique manuscrit regroupe plusieurs œuvres ; ainsi trouve-t-on par exemple plusieurs livres de la Bible hébraïque copiés l'un après l'autre sur un même manuscrit : Genèse puis Exode (4Q11), Lévitique puis Nombres (4Q364), Sophonie puis Aggée (4Q77), Amos puis Abdias (4Q82), et enfin⁵⁰ l'attestation sur un même manuscrit de la succession Jonas – Michée – Nahum et Habacuc – Sophonie – Aggée – Zacharie (Mur88). À l'inverse, un manuscrit peut ne contenir qu'une partie d'une œuvre littéraire ; certains objectent que cela est dû à la longueur de l'œuvre qui n'autoriserait pas une copie intégrale sur un unique rouleau, mais le Rouleau du Temple mesure plus de 8 mètres en longueur, ce qui prouve que la chose est tout-à-fait possible. On peut même envisager une longueur bien plus importante encore, à l'instar du papyrus Harris I qui dépasse les 41 mètres⁵¹. Si donc un manuscrit ne contient qu'une partie d'une œuvre littéraire, il pourrait y avoir une autre raison. Et si, à l'inverse, plusieurs œuvres littéraires ont été copiées sur un même rouleau, il doit y avoir une raison.

Un manuscrit peut même combiner des parties d'œuvres multiples, une combinaison dont il faut rendre compte plutôt que de scinder artificiellement ledit document en plusieurs manuscrits. Prenons l'exemple de 4Q365a, qui a été publié sous le titre « 4QTemple ?⁵² ». L'édition récente du Rouleau du Temple par Elisha Qimron⁵³ intègre ce manuscrit, mais ses fragments y sont dispersés : certains ne présentent aucun parallèle avec le Rouleau du Temple, d'autres le recoupent mais avec d'importantes variantes. Au final, 4Q365a est noyé dans l'édition de Qimron. Mais ce n'est pas tout. Ce naufrage cache une autre catastrophe : 4Q365a est en réalité une création artificielle composée de quelques fragments extraits du manuscrit 4Q365. Pourquoi une telle déstructuration ? Parce que ces fragments ne correspondaient pas à 4Q365 – du moins

⁵⁰ Nous n'avons retenu que les cas où la juxtaposition de deux livres identifiés est assurée, *contra* Tov, 2004, p. 165-166. Voir Langlois, 2014, p. 47-48.

⁵¹ Il s'agit d'un papyrus égyptien hiératique copié au XII^e siècle avant J.-C. sous le règne de Ramsès IV. Voir Grandet, 1994.

⁵² Voir White, 1994.

⁵³ Qimron, 2010, p. 137-207.

selon l'éditeur. En effet, 4Q365 est un manuscrit de « Pentateuque réécrit », censé combiner des éléments des cinq premiers livres de la Bible hébraïque. Dès lors, la présence de fragments proches du Rouleau du Temple ne correspond pas au profil attendu ; ces fragments ont purement et simplement été retirés et regroupés sous le numéro 4Q365a. Mais que faut-il en faire ? Faut-il les éparpiller et les considérer comme des variantes du Rouleau du Temple, ainsi que le fait Qimron ? Faut-il les extirper de 4Q365 et les présenter comme une œuvre indépendante proche du Rouleau du Temple, ainsi que le fait l'édition officielle des *Discoveries in the Judaean Desert* ? Ce n'est pas notre avis. Nous estimons qu'il faut étudier 4Q365 tel qu'il se présente, avec l'ensemble de ses fragments⁵⁴. Il faut accepter et reconnaître ses affinités avec le Rouleau du Temple. Il faut tenir compte du fait que ces deux manuscrits sont par nature composites, qu'ils incorporent et remanient de multiples sources parfois communes. Enfin, nous devons réaliser que ce processus d'incorporation et de remaniement est en lui-même une œuvre littéraire – une *nouvelle* œuvre littéraire. En d'autres termes, ces documents doivent être étudiés pour ce qu'ils sont vraiment. C'est l'essence même de la philologie matérielle.

CONCLUSION

Les manuscrits de la mer Morte recèlent de nombreuses informations qui ne sauraient être réduites à un appareil critique signalant l'une ou l'autre variante par rapport à un texte devenu normatif. Cette richesse ne se révèle qu'à la faveur d'une étude systématique et minutieuse de ces fragments en tant que vestiges archéologiques. Chaque étape de la méthodologie présentée ici s'avère fructueuse : contexte archéologique, support d'écriture, agencement, paléographie, orthographe, divisions et annotations, rédaction. Les exemples évoqués plus haut montrent les dangers d'une édition trop hâtive ou qui fasse l'impasse sur l'un de ces aspects matériels. Des fragments sont lus, interprétés, associés ou dissociés sur la base d'idées préconçues quant à l'histoire du texte, alors même qu'ils nous invitent au contraire à réviser ces théories traditionnelles.

À l'aune de la philologie matérielle, les perspectives de recherches sur les manuscrits de la mer Morte sont nombreuses. De

⁵⁴ Voir, en dernier lieu, l'édition de 4Q365 et du Rouleau du Temple dans Berthelot – Langlois – Legrand, 2013.

nouvelles éditions doivent être produites qui tiennent compte des remarques et méthodes exposées ici. C'est un immense chantier éditorial qui attend les qumrânologues d'aujourd'hui et de demain ; les manuscrits de la mer Morte ont encore bien des secrets à nous révéler !

BIBLIOGRAPHIE

- Aharoni – Naveh, 1981 : Yohanan Aharoni et Joseph Naveh, *Arad Inscriptions*. Édité par Anson F. Rainey, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1981 (Judean Desert studies).
- Avigad, 1997 : Nahman Avigad, *Corpus of West Semitic Stamp Seals*, Jerusalem, Israel Academy of Sciences and Humanities – Israel Exploration Society – Institute of Archaeology of the Hebrew University of Jerusalem, 1997.
- Baillet, 1982a : Maurice Baillet, « 496. La Règle de la Guerre (vi) », in : *Qumrân grotte 4. III*, Oxford, Clarendon Press, 1982 (Discoveries in the Judaean Desert VII), p. 56-68.
- Baillet, 1982b : Maurice Baillet, « 505. Paroles des Luminaires (ii) », in : *Qumrân grotte 4. III*, Oxford, Clarendon Press, 1982 (Discoveries in the Judaean Desert VII), p. 168-170.
- Baillet, 1982c : Maurice Baillet, « 506. Paroles des Luminaires (iii) », in : *Qumrân grotte 4. III*, Oxford, Clarendon Press, 1982 (Discoveries in the Judaean Desert VII), p. 170-175.
- Baillet, 1982d : Maurice Baillet, « 509. Prières pour les fêtes (iii) », in : *Qumrân grotte 4. III*, Oxford, Clarendon Press, 1982 (Discoveries in the Judaean Desert VII), p. 184-215.
- Barkay – Lundberg – Vaughn – Zuckerman, 2004 : Gabriel Barkay, Marilyn J. Lundberg, Andrew G. Vaughn et Bruce Zuckerman, « The Amulets from Ketef Hinnom : A New Edition and Evaluation », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 334, 2004, p. 41-71.
- Berthelot – Langlois – Legrand, 2013 : Katell Berthelot, Michael Langlois et Thierry Legrand (éd.), *La Bibliothèque de Qumrân, 3a. Torah – Deutéronome et Pentateuque dans son ensemble*, Paris, Éditions du Cerf, 2013.
- Brooke, 1998 : George J. Brooke, « 1Q28b. 1QSerekh ha-Yahad b (fragment) », in : *Qumran Cave 4. XIX. Serekh Ha-Yahad And Two Related Texts*, édité par Philip S. Alexander et Geza Vermes, Oxford, Clarendon Press, 1998 (Discoveries in the Judaean Desert XXVI), p. 227-233.
- Caquot, 1976 : André Caquot, « Hébreu et Araméen », in : *Annuaire du Collège de France. 77^e année*, Paris, Collège de France, 1976, p. 523-535.
- Cerquiglini, 1989 : Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, 1989 (Des travaux).
- Eshel – Eshel, 2005 : Hanan Eshel et Esther Eshel, « New Fragments from Qumran : 4QGen^f, 4QIsa^b, 4Q226, 8QGen, and XQpapEnoch », *Dead Sea Discoveries* 12/2, 2005, p. 134-157.

- Falk, 2014 : Daniel K. Falk, « Material Aspects of Prayer Manuscripts at Qumran », in : *Literature or Liturgy ? Early Christian Hymns and Prayers in their Literary and Liturgical Context in Antiquity*, édité par Clemens Leonhard et Helmut Löhr, Tübingen, Mohr Siebeck, 2014 (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament : 2. Reihe 363), p. 15-68.
- García Martínez, 1984 : Florentino García Martínez, « Review of Maurice Baillet, *Discoveries in the Judaean Desert VII. Qumrân grotte 4. III (4Q482-4Q520)* », *Journal for the Study of Judaism* 15, 1984, p. 157-164.
- Godwin, 1962 : Harry Godwin, « Half-Life of Radiocarbon », *Nature* 195/4845, 1962, p. 984.
- Grandet, 1994 : Pierre Grandet, *Le papyrus Harris I (BM 9999)*, 2 vol., Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1994 (Bibliothèque d'étude 109).
- Langlois, 2006 : Michael Langlois, « Les manuscrits araméens d'Hénoch : nouvelle documentation et nouvelle approche », in : *Qumrân et le judaïsme du tournant de notre ère. Actes de la table ronde, Collège de France, 16 novembre 2004*, édité par André Lemaire et Simon Claude Mimouni, Paris, Peeters, 2006 (Collection de la Revue des études juives), p. 111-121.
- Langlois, 2008 : Michael Langlois, *Le premier manuscrit du Livre d'Hénoch. Étude épigraphique et philologique des fragments araméens de 4Q201 à Qumrân*, Paris, Cerf, 2008 (Lectio Divina).
- Langlois, 2011 : Michael Langlois, *Le texte de Josué 10. Approche philologique, épigraphique et diachronique*, Fribourg – Göttingen, Academic Press – Vandenhoeck & Ruprecht, 2011 (Orbis Biblicus et Orientalis 252).
- Langlois, 2013a : Michael Langlois, « Rouleau du Temple (11QT^a – 11QT^b – 11QT^c ? ; 4QT^b). 11Q19 – 11Q20 – 11Q21 ; 4Q524 », in : Berthelot – Langlois – Legrand, 2013, p. 311-583.
- Langlois, 2013b : Michael Langlois, « Un manuscrit araméen inédit du livre d'Hénoch et les versions anciennes de 1 Hénoch 7,4 », *Semitica* 55, 2013, p. 101-116.
- Langlois, 2014 : Michael Langlois, « Usages et mésusages de l'Écriture comme critères de proto-canonicté au tournant de notre ère », in : *Usages et mésusages de l'Écriture. Approches interdisciplinaires de la référence scripturaire*, édité par Daniel Frey, Christian Grappe, et Madeleine Wieger, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014 (Écriture et société), p. 31-50.
- Lemaire, 1977 : André Lemaire, *Inscriptions hébraïques*. Tome I : *Les ostraca*, Paris, Cerf, 1977 (Littératures anciennes du Proche-Orient 9).
- Libby, 1955 : Willard Frank Libby, *Radiocarbon Dating*, Second Edition, Chicago, University of Chicago Press, 1955.
- Mercier – Godard, 2001 : Jean-Pierre Mercier, et Pierre Godard, *Chimie organique. Une initiation*, Deuxième édition revue et augmentée, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2001.
- Milik, 1976 : Józef Tadeusz Milik, *The Books of Enoch. Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, Oxford, Clarendon Press, 1976.
- Milik, 1977 : Józef Tadeusz Milik, « Tefillin, mezuzot et targums (4Q128 – 4Q157) », in : *Qumrân grotte 4. II.*, édité par Roland de Vaux et Józef Tadeusz Milik, Oxford, Clarendon Press, 1977 (Discoveries in the Judaean Desert VI), p. 31-90.

- NTG²⁸, 2012 : *Nestle-Aland Novum Testamentum Graece*. Begründet von Eberhard und Erwin Nestle. Herausgegeben von B. und K. Aland, J. Karavidopoulos, C. M. Martini, B. M. Metzger, 28. revidierte Auflage. Herausgegeben von Institut für Neutestamentliche Textforschung Münster/Westfalen unter der Leitung von H. Strutwolf, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 2012.
- Puech, 2011 : Émile Puech, « Un nouveau fragment 7a de 4QGn-Ex^a = 4QGn-Ex 1 et quelques nouvelles lectures et identifications du manuscrit 4Q1 », *Revue de Qumrân* 25/1, 2011, p. 103-111.
- Qimron, 2010 : Elisha Qimron, *The Dead Sea Scrolls. The Hebrew Writings*. Volume 1, Jerusalem, Yad Ben-Zvi, 2010 (Between Bible and Mishnah).
- Torczyner, 1938 : Harry Torczyner, *Lachish I : The Lachish Letters*, London, Oxford University Press, 1938.
- Tov, 2002 : Emanuel Tov (éd.), *The Texts from the Judaean Desert. Indices and an Introduction to the Discoveries in the Judaean Desert Series*, Oxford, Clarendon Press, 2002 (Discoveries in the Judaean Desert XXXIX).
- Tov, 2004 : Emanuel Tov, *Scribal Practices and Approaches Reflected in the Texts Found in the Judean Desert*, Leiden, Brill, 2004 (Studies on the Texts of the Desert of Judah 54).
- Tov – White, 1994 : Emanuel Tov et Sidnie White, « 364. 4QReworked Pentateuch^b », in : *Qumran Cave 4. VIII. Parabiblical Texts. Part 1*, Oxford, Clarendon Press, 1994 (Discoveries in the Judaean Desert XIII), p. 197-254.
- Ulrich – Flint, 2010 : Eugene Ulrich et Peter W. Flint, *Qumran Cave 1. II. The Isaiah Scrolls. Part 2 : Introductions, Commentary, and Textual Variants*, Oxford, Clarendon Press, 2010 (Discoveries in the Judaean Desert XXXII).
- White, 1994 : Sidnie White, « 4Q365a. 4QTemple ? », in : *Qumran Cave 4. VIII. Parabiblical Texts. Part 1*, Oxford, Clarendon Press, 1994 (Discoveries in the Judaean Desert XIII), p. 319-333.
- Yadin, 1983 : Yigael Yadin, *The Temple Scroll*. Volume One : *Introduction*, Jerusalem, Israel Exploration Society – Hebrew University – Shrine of the Book, 1983.